

« Ah bon ? C'est férié en France le 8 mai ? *Warum ?* »

Véronique Kentzinger

Citer ce document / Cite this document :

Kentzinger Véronique. « Ah bon ? C'est férié en France le 8 mai ? *Warum ?* ». In: La Gazette des archives, n°236, 2014. Commémorer. pp. 263-270;

http://www.persee.fr/doc/gazar_0016-5522_2014_num_236_4_5184

Document généré le 15/03/2017

« Ah bon ? C'est férié en France le 8 mai ? *Warum ? »*

Véronique KENTZINGER

Introduction

« Ah bon, c'est férié le 8 mai en France ? Pourquoi ? » Habitant depuis de plus de quinze ans en Allemagne, j'ai très souvent eu l'occasion d'entendre ce genre de questions lors de discussions portant sur les nombreux ponts et jours fériés du mois de mai. J'étais vraiment très étonnée. Tout le monde le sait, en France, que le 8 mai est un jour férié (pour cause) et en général aussi qu'il s'agit de la fin de la Seconde Guerre mondiale (en Europe du moins). Mais en Allemagne, rares sont les interlocuteurs qui connaissent cette date.

On peut, dans le même ordre d'idée, se demander pourquoi, à Londres, les stations de métro et les grandes places ont des noms de défaites de Napoléon (Waterloo, Trafalgar, etc.) ! Il s'agit de savoir de quel point de vue nous nous plaçons. Pour les Français : du côté des vainqueurs sans hésitation. Les Allemands, eux, ne célèbrent pas la fin des deux guerres mondiales et bien évidemment pas non plus leurs défaites. Ils commémorent d'ailleurs peu en général. Il n'existe au niveau national en plus des jours fériés religieux que trois autres journées fériées : le jour de l'An, le premier mai, ainsi que le jour de l'Unité allemande, fête nationale depuis 1990, célébrant la réunification allemande.

Et pourtant, l'année 2014 est ici une année de triple anniversaire : les cent ans de la Première Guerre mondiale, les soixante-dix ans de la libération des camps de concentration et les vingt-cinq ans de la chute du mur de Berlin. Est-ce la structure de l'État allemand et l'histoire du pays qui expliquent cette réticence à commémorer outre-Rhin ? Et que signifient ces difficultés sur le

travail de mémoire en Allemagne de manière générale et plus précisément avec l'exemple de la ville de Juliers¹ ?

Difficultés à commémorer en Allemagne ?

La structure de l'État fédéral

Pour centraliser et coordonner les célébrations nationales, la France a créé un Haut comité des Commémorations nationales. L'État organise lui-même sa mise en scène :

« En 2012, le concept de "célébration" a d'ailleurs fait place à celui de "commémoration". Cette mutation est lourde de sens. Il ne s'agit plus désormais de stimuler l'admiration et l'émulation par de grands exemples, mais de ressusciter au jour le jour la mémoire entière d'une nation avec ses fulgurances et aussi ses horreurs »².

Ainsi, pour le centenaire de la Première Guerre mondiale, en France, s'agit-il d'insister sur le symbole de la victoire. Qu'en est-il en Allemagne ? On ne trouve rien d'organisé au niveau fédéral : l'Allemagne ne souhaite pas célébrer la Grande Guerre pour ne pas compliquer les communications entre les capitales, mais c'est plutôt pour elle l'occasion de promouvoir l'intégration européenne et d'arriver à faire un travail de mémoire commun. La structure de l'État fédéral ne se prête de toute façon pas à des commémorations nationales : il n'y a pas de ministère de la Culture, mais juste un délégué du gouvernement fédéral à la Culture et aux Médias. La culture relève des seize États-régions, les *Länder*. La chancelière Angela Merkel prend part à des cérémonies – le 28 mai 2014, pour l'ouverture de la grande exposition à Berlin au musée historique « 1914-1918. Der Erste Weltkrieg » ou bien encore le 6 juin aux cérémonies des soixante-dix ans du débarquement allié en Normandie – mais n'organise rien au niveau fédéral. Le président de la République, Joachim Gauck, dont le rôle est essentiellement honorifique, participera lui aussi à quelques cérémonies, comme dans les Vosges le 3 août pour le souvenir de la déclaration de la Première Guerre mondiale. Lors des préparatifs d'une autre commémoration,

¹ Jülich en allemand.

² HALLEUX (Robert), « Préface », *Commémorations nationales 2014*, Paris, ministère de la Culture et de la Communication, direction générale des Patrimoines, Archives de France [mission aux commémorations nationales], 2013, p. 6-7.

le maire de Berlin, Klaus Wowereit, se plaint d'ailleurs dans le *Tagespiegel* du 8 janvier 2014, que le gouvernement n'a encore rien annoncé pour l'organisation des vingt-cinq ans de la chute du mur !

Les *Länder* ont donc pris le relais dans leurs domaines de compétence, c'est-à-dire essentiellement, la Culture et l'Éducation : colloques, expositions, conférences et projets éducatifs fleurissent. Les commémorations sont ainsi plus culturelles et éducatives que politiques. Elles ont lieu au niveau local et s'ancrent dans des réalités proches des gens. Le projet de la LVR (Landschaftsverband Rheinland, puissante organisation publique régionale dans le domaine de la culture, de la santé et de la jeunesse) « 1914 : au milieu de l'Europe, la Rhénanie et la Première Guerre mondiale » permet à l'état fédéré de Rhénanie-du-Nord-Westphalie de subventionner quatorze expositions, des films, des excursions, des projets dans les écoles, etc.

Plus généralement en Europe, la tendance est à l'internationalisation des commémorations et ainsi il n'y a plus ni vaincus ni vainqueurs mais le souvenir commun des morts et la célébration de la réconciliation.

L'histoire du pays

Tout d'abord l'idée nationale allemande ne date que de 1871 avec le Reich de Bismarck. Auparavant, les différents royaumes, duchés et autres principautés ne formaient pas un État. Dans cet esprit de construire une nation, une fête nationale a été instituée en 1871 : le « Jour de Sedan », pour fêter la capitulation de l'armée française le 2 septembre suite à la bataille de Sedan le 1^{er} septembre 1870. En 1919, la République de Weimar déclara ces festivités anachroniques. Depuis lors, les débats et tentatives ont été nombreux pour instaurer un jour de fête nationale¹.

L'Allemagne n'a jamais vraiment commémoré la Grande Guerre. La Première Guerre mondiale s'est déroulée essentiellement sur le territoire français et a ainsi nettement moins concerné directement l'ensemble de la population allemande. La honte de la défaite et l'utilisation du diktat de Versailles par Hitler, pour accéder au pouvoir et conduire à la Seconde Guerre mondiale, ont fait que l'Allemagne a voulu oublier la première guerre. L'histoire commence en 1945. Les monuments aux morts de la première guerre sont oubliés en Allemagne, les livres sur le sujet peu lus jusqu'à présent. On trouve

¹ SCHELLACK (Fritz), *Nationalfeiertage in Deutschland von 1871 bis 1945*, Frankfurt am Main, Lang, 1990.

bien un intérêt pour le projet Europeana (numérisation des archives familiales de 1914-1918)¹ lancé en 2008 par la Communauté européenne, mais il est personnel et non collectif.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, le sentiment de fierté nationale était totalement tabou outre-Rhin, car apparenté à une forme de nationalisme malsain. L'usage du drapeau et d'autres symboles nationaux est relativement faible en Allemagne, en réaction à l'usage généralisé des drapeaux par le parti nazi et au bruyant nationalisme des nazis en général².

Il y a bien une journée de deuil le dimanche après le 11 novembre, mais c'est en souvenir de toutes les victimes des conflits. La journée de fête nationale, jour de l'unité allemande, est désormais fixée le 3 octobre en souvenir de la réunification allemande en 1990.

Et pourtant, récemment, plusieurs événements internationaux et très différents ont permis aux Allemands d'oser à nouveau montrer leur fierté d'appartenir à leur pays, sans mauvaise conscience. Citons l'élection de Benoît XVI le 10 avril 2005, premier pape allemand depuis plus de 1 000 ans, ou, en 2006, la victoire de la coupe du monde de football organisée dans leur pays, ou encore en 2010 la victoire de Lena Meyer-Landrut au concours de chansons de l'Eurovision. L'Allemagne a découvert ainsi qu'elle pouvait aussi être appréciée à l'étranger et c'est un sentiment nouveau. Les jeunes Allemands ne s'excusent plus de leur nationalité.

Le travail de mémoire en Allemagne

Il existe en France une longue tradition de commémorations de martyrs, saints et héros mais, depuis les années quatre-vingt-dix, l'accent est mis sur la reconnaissance des victimes et le devoir de mémoire. En Allemagne également, l'esprit est passé de « catastrophe allemande » dans l'immédiat après-guerre à « catastrophe juive » dans les années 80-90. Les exemples sont nombreux : parmi eux, reconstruction du musée juif de Berlin, journée de l'Holocauste et construction du mémorial aux juifs assassinés d'Europe.

¹ <http://www.europeana.eu/>

² SONTHEIMER (Michael), « *How Germans Learned to Stop Worrying and Love the Flag* », dans *Spiegel Online*, 29 juin 2006.

Nous avons observé un intérêt renouvelé pour la Grande Guerre. Le renouveau a commencé en 1961 avec la thèse de Fritz Fischer qui, dans sa publication *Les buts de guerre de l'Allemagne impériale*, a attribué la responsabilité de l'Allemagne dans le déclenchement du conflit. La question de la responsabilité, plutôt partagée par les nations, est revenue dans l'actualité par l'ouvrage de l'historien australien Christopher Clark, *Les Somnambules*. Il connaît un succès en librairie outre-Rhin (200 000 exemplaires vendus en mai 2014) car, même si l'approche peut être historiquement discutée, cette vision permettrait aux Allemands de se dédouaner de toutes les catastrophes du XX^e siècle.

En 2001, les *Lieux de mémoire* de Pierre Nora sont devenus des *Erinnerungsorte*. Étienne François et Hagen Schulze ont discerné dans leur ouvrage trois raisons qui peuvent expliquer les difficultés des Allemands à affronter leur passé et les particularités¹ :

- le passé est comme un poids dont ils ne se débarrassent pas. La mémoire nationale a explosé avec Auschwitz ;
- la réunification de l'Allemagne a obligé une reconnaissance mutuelle des deux côtés du rideau de fer et a engagé un travail de mémoire en commun ;
- l'Union européenne et la mondialisation ont entraîné une perte des repères (abandon du deutsche mark).

Les populations se rappellent également différemment de la guerre à l'est et à l'ouest de l'Europe : à l'ouest, on se concentre sur Auschwitz et à l'est sur la libération (des nazis et des soviets). Après la guerre, il y avait pour les États non seulement la reconstruction, mais aussi la société déchirée entre collaboration, résistance et passivité. Pour retrouver l'unité, consciemment ou inconsciemment, on a construit le mythe de la résistance. Pour tous les pays, et pour l'Allemagne aussi, cette vue nationale et héroïque avait beaucoup d'avantages : reconstruction de l'unité nationale, sens donné aux victimes, perspective d'avenir et réintégration des personnes ou groupe compromis².

Mais les Allemands regardent maintenant le passé avec courage. Ils affrontent tranquillement ce qui était encore difficile il y a trente ans. Pour illustrer ce propos, citons le thème de la Journée nationale du patrimoine en 2013 qui était « Au delà du bon et du beau : des monuments gênants ? » En effet, des lieux

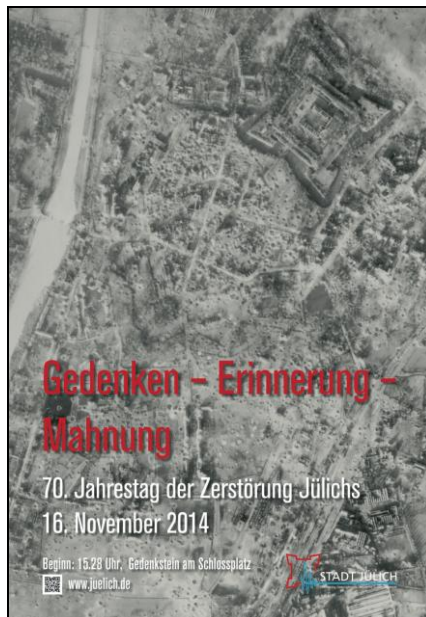
¹ FRANÇOIS (Étienne) et SCHULZE (Hagen), *Deutsche Erinnerungsorte*, Munich Beck, 2001, trois tomes.

² FLACKE (Monika), *Mythen der Nationen : 1945 - Arena der Erinnerungen : Eine Ausstellung des Deutschen Historischen Museums*, Mayence, von Zabern, 2004.

peuvent mettre mal à l'aise ou déclencher un sentiment négatif, des lieux où des hommes ont souffert, combattu ou sont morts mais ils témoignent d'une époque et doivent être traités d'un point de vue historique également.

L'exemple de la ville de Juliers

À Juliers, petite de ville de 32 000 habitants en Rhénanie-du-Nord-Westphalie, dans laquelle je vis et je travaille, il n'y a rien de prévu pour la commémoration de la Première Guerre mondiale. Pour les soixante-dix ans du débarquement non plus. Ce qui occupe la ville, c'est la cérémonie du 16 novembre. La ville a été détruite à plus de 97 % lors d'un bombardement américain le 16 novembre 1944 à 15 heures 30. Pendant une demi-heure, 467 bombardiers ont largué près de 130 000 bombes. Chaque année il y a un dépôt de gerbe sur le mémorial. Tous les dix ans, la cérémonie est un peu étoffée. Ce soixante-dixième anniversaire est l'occasion de réflexions dans le lycée et d'une rencontre avec des témoins de l'époque, probablement présents pour la dernière fois lors d'une grande cérémonie.



Affiche pour la commémoration du 16 novembre à Juliers
© Musée de la citadelle de Juliers

La ville, le musée, les églises et les associations conçoivent le programme. Un parcours commémoratif en trois étapes a été préparé :

- recueillement (*Gedenken*) aux monuments à la destruction et à la reconstruction de la ville avec sonnerie des cloches de l'église et discours du maire ;

- souvenir (*Erinnerung*) dans le centre pédagogique du lycée au sein de la citadelle. Des élèves de terminale présentent des textes littéraires et des citations des témoins de l'époque en trois temps : destruction, prise et reconstruction de la ville. Des images d'époque seront projetées pendant ces lectures ;

- appel à la vigilance (*Mahnung*) au monument aux victimes juives. Une chaîne de lumière (400 personnes côte à côte tenant chacune une bougie) reliera le monument aux victimes juives au Monument pour le 16 novembre, mettant « en lumière » la relation entre les exactions de l'Allemagne nazie et la conséquence douloureuse : la libération de cette dictature dans la destruction.

Les discussions lors des préparatifs de cette journée sont vives. Cette destruction est décrite comme l'un des faits majeurs de l'histoire de la ville. Même s'il est clair aux yeux des organisateurs que le bombardement de la ville est une conséquence directe du système nazi qui était également en place à Juliers (juifs déportés et travailleurs forcés par exemple), les organisateurs hésitent encore entre les termes de libération ou d'occupation pour qualifier l'arrivée des alliés dans la ville. Ce qui est certain, c'est que la ville a été rasée et que la population civile a souffert. À côté du monument rappelant la destruction de la ville se trouve celui dédié aux personnes et tout particulièrement aux femmes, qui ont participé à la reconstruction de la ville.

Voici résumé dans le prospectus de la journée le sens de ces commémorations :

« Notre devoir et notre défi sont de conserver vivante la mémoire de la destruction et des victimes connexes, non pour elles-mêmes, mais comme faisant partie d'une injonction pour une paix durable, telle qu'elle existe en Europe aujourd'hui. Il convient particulièrement de s'en rappeler, en cette année de commémoration du début de la Première Guerre mondiale il y a cent ans. »

Conclusion

Même si, en France, des personnalités s'expriment, comme l'historien Pierre Nora, père des « lieux de mémoire », qui redoute une « boulimie commémorative », ou d'autres écrivains tel Jean-Marc Parisis qui reprend le terme de « commémorationniste »¹, et même si des débats naissent sur le rôle des commémorations (l'école devrait honorer la paix, pas la guerre et montrer les ravages de la guerre plutôt que les héros), un consensus se fait généralement autour de la nécessité de commémorer. Parfois, le contenu ou le déroulement sont plus polémiques. Mais finalement, n'est-ce pas une manière, en se penchant en permanence sur le passé, de ne pas s'attarder sur les difficultés du présent ? De l'autre côté du Rhin, où les moments commémoratifs au niveau de l'état sont rares, ils ont alors un vrai poids politique et servent à transmettre un message de paix et de réconciliation des peuples. L'Allemagne actuelle ne cherche plus à oublier son passé, elle l'assume et peut désormais, apaisée, se tourner pleinement vers l'avenir.

Véronique KENTZINGER
Musée de la citadelle de Juliers (Allemagne)/Bibliothèque
vkentzinger@juelich.de

¹ « La commémorationniste », *Le Figaro Magazine*, semaine du 6 juillet 2012, p. 36-38.